

LA DEMOISELLE EN BLANC

Il y avait une fois un petit garçon tout à fait pauvre qui allait ramasser du bois dans la forêt pour se chauffer. Un jour il rencontra un monsieur qui lui dit :

— Que fais-tu dans la forêt, petit gars ?

— Je cherche du bois mort, répondit-il ; car chez nous nous n'avons pas assez d'argent pour acheter de quoi nous chauffer.

— Si tu veux me promettre de venir me retrouver ici dans un mois, je te donnerai de l'argent, dit le monsieur.

Un mois après, le petit garçon retourna à l'endroit où il avait vu le monsieur ; mais il eut beau regarder de tous côtés, il ne le revit pas. Il se mit alors à chercher aux environs et arriva sur le bord d'un étang où trois demoiselles étaient venues pour se baigner. L'une était vêtue de blanc, l'autre de gris et la troisième avait un vêtement bleu. Il ôta bien poliment son bonnet pour leur souhaiter le bonjour, et leur demanda si elles n'avaient pas vu le monsieur qu'il cherchait. La demoiselle qui était habillée de blanc lui dit où il pourrait le trouver, et lui indiqua la route pour arriver à son château :

— Tu lui demanderas, dit-elle, s'il a besoin d'un domestique, et quand il aura accepté tes services, il voudra te donner à manger ; la première fois qu'il te

présentera le plat, tu lui diras : « C'est moi qui suis ici pour vous servir. » La seconde fois tu lui répondras la même chose, mais d'un ton plus brusque, et la troisième fois, tu repousseras le plat qu'il t'offrira.

Le petit garçon ne tarda pas à arriver à la porte du château où il vit le monsieur qui prenait le frais :

— Ah ! te voilà, petit gars, dit-il, qu'es-tu venu faire ici ?

— Voir si vous n'auriez pas besoin d'un domestique, monsieur.

— C'est toi qui ramassais l'autre jour du bois dans la forêt ; je te prends à mon service.

Il entra dans le château, et le petit garçon le suivit ; bientôt son maître lui présenta un plat de viandes :

— Merci, monsieur, dit le jeune garçon d'un air poli, c'est moi qui suis ici pour vous servir.

— Prends le plat, et ne te fais prier.

— Non, monsieur, répondit-il brusquement, c'est moi qui suis ici pour vous servir.

— Prends, te dis-je.

Le garçon cette fois jeta le plat par terre et le brisa.

— Ah ! dit le monsieur sans se fâcher, voilà le domestique que je cherche. Si tu veux faire trois choses que je te commanderai, tu auras une de mes filles.

*
*
*

Le lendemain, le maître du jeune garçon lui donna *une hache en plomb, une scie en papier et une brouette en feuilles de chêne*, puis lui dit qu'il fallait

abattre dans sa journée un taillis de sept lieues de tour, et de plus il devait mettre le bois en cordes et en stères. Le jeune garçon se rendit au taillis, et commença sa besogne ; mais la hache en plomb se cassa au premier coup, la scie en papier ne résista pas davantage, et la brouette en feuilles de chêne fut écrasée par une petite branche qu'il posa dessus.

Quand il vit cela, il renonça à travailler davantage, et s'assit sur le gazon.

A midi, la demoiselle habillée de blanc qu'il avait vue sur le bord de l'étang vint lui apporter à manger.

— Ah ! malheureux, dit-elle, pourquoi restez-vous là à rien faire ? si mon père vient, il vous tuera.

— Que voulez-vous que je fasse ? je n'ai que de mauvais outils.

— Voici une baguette, dit la demoiselle, vous allez la prendre à la main et faire le tour du taillis en disant : « Que le bois tombe, et qu'il soit débité et arrangé en stères et en cordes. »

Le petit garçon fit comme la demoiselle en blanc lui avait commandé, et les arbres tombaient si fort que dans l'après-midi l'ouvrage fut achevé.

Au soir, le monsieur lui dit :

— As-tu accompli ta tâche ?

— Oui, monsieur, vous pouvez aller voir.

— C'est bien ; demain je te donnerai autre chose à faire.

Le lendemain matin, le monsieur dit à son domestique :

— Voici une butte, je veux que ce soir il y ait à la place un jardin bien planté d'arbres à fruits, et au milieu un étang poissonneux sur lequel nageront des canards. Voilà tes outils.

C'étaient une pioche en verre et une bêche en faïence : le jeune garçon se mit à l'œuvre, mais au premier coup ses outils se brisèrent en mille pièces.

— Ce n'est pas la peine d'essayer davantage, se dit-il : avec de pareils outils on ne peut rien faire.

A midi la demoiselle en blanc vint lui apporter son dîner :

— Ah ! malheureux, s'écria-t-elle, je vous retrouve encore les bras brisés. Si mon père vous voyait ainsi, il vous tuerait.

— Que voulez-vous que je fasse avec une pioche en verre et une bêche en faïence ?

— Tenez, dit la demoiselle, voici une baguette, vous allez faire le tour de la butte en disant : « Que la butte soit aplanie, et qu'à sa place il y ait un jardin planté d'arbres fruitiers, et au milieu un étang poissonneux sur lequel nageront des canards. »

Le jeune garçon prit la baguette, et ce qu'il demandait s'accomplit rapidement.

— Ton ouvrage est-il fait ? lui dit son maître.

— Oui, répondit-il.

— Demain tu en auras d'autre : sur la haute tour du château qui est en marbre poli, se trouvera une tourterelle que tu seras obligé d'aller chercher.

Mais le lendemain, le monsieur, qui pensait que la demoiselle en blanc avait aidé son domestique, lui dit d'aller à la ville pour chercher des provisions. Quand elle apprit cela, elle se retira dans sa chambre et se mit à pleurer : ses sœurs vinrent la voir et lui dirent :

— Qu'avez-vous à verser des larmes ?

— C'est que mon père veut m'envoyer à la ville, et j'aimerais mieux rester ici.

— Ne pleurez plus, dirent-elles, nous irons à votre place, votre père ne s'apercevra de rien.

A midi, elle trouva le jeune garçon assis au pied de la tour :

— Ah ! malheureux, s'écria-t-elle, tous les jours je vous trouve à rien faire ; vous savez bien pourtant que si votre maître vous voyait ainsi il vous tuerait.

— Je ne suis pas capable de monter à cette tour, répondit-il, elle est plus glissante qu'un verre.

— Je vais encore vous aider, dit la demoiselle ; vous allez prendre une chaudière, me couper en morceaux, et y mettre tous mes os sans exception ; c'est le seul moyen de réussir.

— Non, disait le jeune garçon, j'aimerais mieux mourir que de faire du mal à une aussi jolie demoiselle.

— Faites ce que je vous dis, répondit-elle, et ne vous inquiétez de rien.

Le jeune garçon finit par se laisser persuader, mais au lieu de mettre tous les os dans la chaudière, il garda l'os du petit doigt du pied gauche, et la demoiselle lui disait :

— Es-tu monté ?

— Non.

— Es-tu monté ?

— Non, pas encore.

— Es-tu monté ?

— Oui, je tiens la tourterelle par les pieds.

Quand le jeune garçon fut descendu, la demoiselle lui dit :

— As-tu bien mis tous mes os dans la chaudière ?

— Oui.

— Est-ce bien sûr ?

— Oui.

— Regarde bien si tu n'en as pas oublié.

— J'ai gardé un petit os, finit par dire le jeune garçon.

— Eh bien, dit-elle, conserve-le.

Alors elle prit sa baguette qui était à côté de la chaudière, et dès qu'elle eut touché ses os, ils se rejoignirent, et elle redevint telle qu'elle était auparavant.

— Maintenant, lui dit-elle, que les épreuves sont accomplies, mon père te donnera à choisir entre ses trois filles, et tu me reconnaîtras en regardant mon pied gauche.

Quand le jeune garçon rapporta la tourterelle à son maître, celui-ci lui dit :

— Je vais, suivant ma promesse, te donner à choisir entre mes trois filles.

Les trois demoiselles vinrent : elles étaient voilées, et leur père les avait fait s'habiller autrement que d'habitude ; mais le jeune garçon reconnut son pied auquel manquait un doigt à celle qui l'avait aidé : il alla à elle sans hésiter, et il l'épousa.

*
* *

Cependant le monsieur n'était pas content du mariage ; le jour des noces, il fit dresser le lit des jeunes époux au-dessus d'un souterrain et le fit suspendre au plancher par quatre cordes. Quand les jeunes mariés furent couchés, le père de la jeune fille vint à la chambre et dit :

— Mon gendre, dors-tu ?

— Non.

— Mon gendre, dors-tu ? demanda-t-il quelque temps après.

— Non, pas encore.

— Il s'en alla, et revint pour la troisième fois faire place même question ; le gendre, d'après le conseil de

sa femme, fit semblant de dormir et ne répondit rien.

Quand son père fut parti, la fille en blanc dit à son mari :

— Ne perds pas de temps, cours à l'écurie, où tu prendras le cheval qui s'appelle Petit-Vent ; tu monteras dessus et tu t'enfuiras.

Peu après que le jeune garçon fut parti, le maître du château revint à la chambre et dit :

— Ma fille, dors-tu ?

— Non, mon père.

— Ma fille, dors-tu ? demanda-t-il encore.

— Non.

— Ma fille, dors-tu ?

Elle ne répondit rien, et le monsieur alla trouver sa femme et lui dit :

— Ils dorment ; viens avec moi, nous allons nous débarrasser d'eux.

Ils coupèrent les cordes et le lit tomba avec fracas dans le souterrain. Alors le maître du château, qui n'avait pas pris de lumière de peur de réveiller les jeunes mariés, se dit :

— Maintenant, les voilà tués et nous ne les reverrons plus.

Cependant la jeune mariée avait quitté le lit quand son père était allé chercher sa femme, et elle alla retrouver son mari :

— Ah ! malheureux, lui dit-elle, tu as pris Grand-Vent au lieu de monter Petit-Vent, comme je te l'avais recommandé. Cela sera cause de la mort de quelqu'un ; sauvons-nous au plus vite.

Tout en fuyant, elle disait à son mari :

— Ne vois-tu rien par derrière ?

— Non.

— Ne vois-tu rien, lui demanda-t-elle un peu après ?

— Non, rien.

— Regarde encore : vois-tu quelque chose ?

— Oui, j'aperçois une grande fouée de feu.

Elle prit sa baguette et en frappa trois coups en disant :

— Que Grand-Vent se change en jardin, moi en poirier et mon mari en jardinier.

Le père et la mère des jeunes époux qui étaient à leur poursuite s'arrêtèrent près du jardin :

— N'avez-vous pas vu, dirent-ils au jardinier, un petit bonhomme à cheval qui passait par là ?

— Trois poires pour un sou ! répondit le jardinier.

— Ce n'est pas cela que je demande ; avez-vous vu passer un petit bonhomme ?

— Quatre pour un sou, parce que c'est vous, répliqua le jardinier.

— Est-il bête cet homme ! s'écrièrent-ils, et ils continuèrent leur poursuite.

Quand ils furent partis, la dame, son mari et Grand-Vent reprirent leur forme naturelle et continuèrent à fuir :

— Ne vois-tu rien ? disait la jeune mariée.

— Non.

— N'aperçois-tu rien venir ?

— Si, je vois une grande fouée de feu.

Aussitôt la dame joua de la baguette en disant :

— Grand-Vent va se mettre en église, moi en autel, et mon mari en prêtre.

Peu après, ceux qui poursuivaient les mariés entrèrent à l'église et dirent au prêtre :

— N'avez-vous pas vu passer par ici un petit bonhomme et une petite bonne femme ?

place. ^{Il} *Dominus vobiscum*, répondit celui qui était à
nēm.

— Je vous demande si vous avez vu par ici un petit bonhomme et une petite bonne femme ?

— *Et cum spiritu tuo.*

— Est-il sot, ce prêtre ! murmura le seigneur.

Dès qu'il fut sorti de l'église, la baguette fit entre son office : Grand-Vent et ceux qui le montaient reprirent leur forme naturelle et continuèrent à fuir.

— Ne vois-tu rien venir ? dit la femme à son mari.

— Non.

— Ne vois-tu rien à présent ?

— Rien encore.

— Fais bien attention et regarde.

— Je vois comme un tourbillon de feu.

Aussitôt la dame frappa trois coups de sa baguette en disant :

— Que Grand-Vent soit une rivière, moi un bateau et mon mari un batelier.

Quand le seigneur et sa femme arrivèrent au bord de la rivière, ils dirent au batelier :

— Passeur, avez-vous vu par ici un petit bonhomme et une petite bonne femme ?

— Oui, répondit-il, je les ai passés il n'y a pas longtemps.

Aussitôt ils entrèrent dans le bateau, et quand ils furent au milieu de la rivière, le bateau chavira et le seigneur et sa femme furent noyés. La baguette fit encore une fois et Grand-Vent et ses cavaliers reprirent leur forme naturelle et revinrent au château tranquillement. Ils eurent toute la fortune du seigneur, et je ne sais ce qu'ils sont devenus depuis.

Conté en 1879
par
Mlle d'

d'Ercé, âgée de 20 ans,